

Questions sur le point de vue en première personne

Pierre Vermersch CNRS, GREX

Questions sur le point de vue en première personne

Historique

Des tabous et des ressources

Quelles ressources pour développer une psychologie de la subjectivité, une psychologie en première personne ?

1/ Une ressource fondamentale et prioritaire : les pratiques.

2/ Ressources universitaires de la fin du 19^{ème} siècle.

Présentation des différents points de vue.

Première définition des concepts de point de vue en première, seconde, troisième personne.

Réponses du sujet et point de vue en première personne :

Variations sur la pratique des points de vue en première et seconde personne.

- La médiation appliquée au chercheur en première personne.

- Le groupe de co-chercheurs en première personne

- les variations de position (aussi bien pour le point de vue en première qu'en seconde personne).

Interprétation épistémologique et méthodologique de la première personne.

- Que même dans des recherches en seconde personne, basées sur des informateurs, le point de vue en première personne du chercheur reste indispensable et fondateur.

- Les compétences du chercheur en première personne à la fois pratiquant et chercheur.

Auto-référence de la psychologie en première personne.

1/ Auto-référence des données : les données sont issues de l'expérience du chercheur.

2/ Auto-référence instrumentale pour accéder, maintenir-en-prise, explorer, décrire le vécu : le chercheur développe des gestes instrumentaux experts.

3/ Auto-surveillance instrumentale sur l'authenticité de l'évocation, de la donation, de la description.

4/ Auto-référence théorique, catégorielle.

Retro référence des recherches en première personne : le niveau sur réflexif.

Le point de vue en première personne est direct mais pas immédiat

Questions de validation

La validité interne d'une description en première personne.

L'inscription théorique et catégorielle dans le réseau des connaissances

La confirmation apportée par le point de vue en seconde personne

Les corrélations phénoménologie / traces sub personnelles

La validation des données en première personne doit être inscrite dans une tâche et une histoire

Conclusion

Bibliographie

La psychologie me semble devoir être conçue comme une discipline à deux faces : la première définie par ce qui est observable et enregistrable, donc publique, la seconde privée, personnelle, intime, inobservable par les autres. Par son caractère public et au premier abord facilement objectivable, la première satisfait mieux aux critères de vérification, de validation et donc de scientificité, en même temps sa limite est de ne pouvoir prendre en compte la dimension subjective de la vie psychologique du sujet et de se couper de ce qui en fait la plus grande richesse et originalité. C'est un prix très lourd à payer, renoncer à un domaine, à la limite c'est une position contraire à toute démarche scientifique et oblige les chercheurs en psychologie à adopter une attitude clivée entre leur sujet de recherche et leur propre subjectivité. La seconde est personnelle, elle porte sur ce qui peut apparaître au sujet, sur ce qui fait sens pour lui dans son rapport au monde et à lui-même, c'est donc un domaine plein de sens et très motivant pour la recherche, mais son caractère privé le rend difficilement adaptable aux critères de validation classique basés sur l'extériorité de l'observateur et la possibilité qu'un autre observateur produise la même mesure. De plus, son domaine est limité à ce dont un sujet peut être réflexivement conscient, il y aura donc toujours des domaines qui ne relèvent pas du point de vue privé parce qu'ils ne sont pas expérimentables et donc ne peuvent faire l'objet d'une saisie de conscience. Enfin, ce qui a été réflexivement conscientisé n'est exploitable pour la recherche que pour autant qu'il a été exprimé, voire verbalisé, ce qui introduit une difficulté supplémentaire de production de données utilisables, un filtre en lequel l'expérience ante prédicative non encore verbalisée va être percolé, et une exploitation des

données difficiles parce que qualitative et difficilement résumable en des indicateurs facilitant les comparaisons et les regroupements.

Cette seconde face a été tout au long du siècle, niée, ignorée, refoulée au titre de la scientificité plus assurée de la partie comportementale, soit instrumentée, contenue, par des techniques de questionnaires, d'échelles d'attitude, qui essaie de viser la partie privée sans passer par le point de vue en première personne directement. Cet article amorce une nouvelle ligne de réflexion pour donner une place plus claire au point de vue privé, qu'on le nomme phénoménologie parce que c'est la prise en compte de ce qui apparaît au sujet lui-même, psycho phénoménologie pour différencier cette discipline empirique de la discipline philosophique, ou bien encore point de vue en première personne pour manifester le fait que c'est le point de vue du sujet relativement à sa propre expérience. Développer ce point de vue a pour but de combler une lacune, de donner une place au point de vue du sujet sur la subjectivité, une approche de la conscience par ce que le sujet peut conscientiser. Cependant, la focalisation sur cette partie incomplètement développée de la psychologie ne signifie pas verser dans une centration unique sur ce point de vue, mais bien tenter de l'intégrer dans le projet d'une psychologie complète. Ce qui s'accompagne inévitablement de l'espoir d'une meilleure application aux domaines traditionnellement associés à la psychologie : pédagogie, formation, entraînement, remédiation, conseil, thérapie, travail etc...

Mais tout d'abord, si je suis cohérent avec un point de vue en première personne, j'ai besoin d'exprimer mon propre point de vue et d'éviter de faire comme si je traitais un problème uniquement en général, comme si je n'étais pas concerné personnellement par les enjeux et le sens du développement du point de vue en première personne dans la recherche en psychologie. Je commencerais donc par un historique de la manière dont la question s'est successivement posée à moi au cours de ma formation et de ma professionnalisation dans mes activités de chercheur, de formateur, de superviseur ou de psychothérapeute.

Historique

Depuis le début de mes activités de recherche, je suis insatisfait de ce que l'on m'a enseigné comme étudiant en psychologie et des pratiques de recherches auxquelles j'ai été exposé. J'essaie par étape -non préméditée-, mais l'une conduisant à l'autre, de me rapprocher d'un recueil de données qui soit suffisamment congruent d'une psychologie qui prenne en compte la subjectivité sans pour autant rentrer dans le discours thérapeutique ou psychanalytique pour le faire. J'ai fait de la psychologie parce que c'était une discipline qui abordait les grandes questions comme la conscience, la perception, la mémoire, la personnalité, et le faisait sur un mode empirique et non pas sur le mode purement spéculatif de la philosophie. Car si cette dernière m'a toujours beaucoup intéressée aussi loin que j'en ai pris connaissance, par contre son approche purement théorique me paraissait condamnée à l'impuissance et à des conclusions intelligentes, mais invérifiables.

Ma formation au départ a été double, puisqu'en même temps que je recevais une formation pratique au métier de conseiller d'orientation professionnelle à Marseille, je suivais une formation universitaire de psychologue à Aix-en-Provence. Cette dernière formation était inscrite à cette époque dans une volonté exacerbée de produire une psychologie expérimentale rigoureuse, dans laquelle la méthodologie tenait bien plus de place que le contenu ou le sens des recherches. Dans la recherche, j'ai donc commencé par une approche strictement expérimentaliste, en troisième personne, réductive, dont témoigne mon mémoire de maîtrise sur "Rappel et reconnaissance de syllabes sans signification avec codage familier et non familier en proportion variable".

Puis, mon insatisfaction profonde de cette approche expérimentale. Ma certitude que jamais je ne participerai plus à ce type de recherche et qu'il me fallait trouver une autre approche. Ma quête méthodologique s'est orientée vers une approche descriptive comportementale basée sur les observables et les traces du déroulement de l'action, ainsi que les inférences que l'on pouvait en tirer dans l'esprit de la méthode inductive propre à la logique de l'enquête policière telle qu'on la trouve exemplifiée dans les détectives d'Agatha Christie ou plus nettement encore chez le héros de Conan Doyle, Sherlock Homes.

Mon but était d'enrichir les données, puisque les variables dépendantes de la psychologie expérimentale avaient une fâcheuse tendance à opérer des réductions terriblement appauvrissantes au motif de pouvoir insérer les données dans une échelle de mesure permettant des traitements statistiques. Enrichir les données signifiait encore, s'intéresser au déroulement de l'action et pas seulement au résultat, mais aussi les examiner a posteriori pour découvrir comment les décrire. La description devenait un problème clef de la recherche et les données brutes devaient être accessibles a posteriori pour permettre l'invention autant que la découverte de nouvelles catégories descriptives. Il était donc nécessaire de travailler sur des tâches suffisamment longues dans la durée pour qu'il y ait un processus à observer, mais pas trop pour ne pas se perdre. Des tâches riches en observables et en traces spontanés, quitte à les modifier légèrement pour les amplifier ou les enrichir de façon à ce que toute l'activité inobservable en tant que tel se traduisent spontanément en gestes, directions de regard, permettant une traduction inverse de la part du chercheur depuis ces traces et ces observables vers la connaissance des processus inobservables. Des tâches donnant lieu à des déroulements d'actions suffisamment segmentés et articulés pour qu'on puisse distinguer les étapes, les détails des processus mis en œuvre. Et enfin dans le mouvement théorique de Baillarger et Jackson que Noizet (professeur de psychologie à

moteur, figural, opératif concret, opératif formel plus ou moins complexe). On peut trouver le témoignage de cette démarche dans mon travail de thèse sur l'apprentissage du réglage de l'oscilloscope cathodique avec en particulier tout l'intérêt d'avoir utilisé à la base des enregistrements vidéos comme recueil des données brutes de manière précisément à inventer les catégories descriptives qui permettaient de révéler ce qui se passait pour le sujet, ces actions mentales aussi bien que les propriétés de l'appareil qu'il maîtrisait ou pas, donc les connaissances et les représentations telles qu'elles étaient immanentes aux propriétés de ses actions observables.

Mais cette avancée par rapport à ce que je rejetais m'a progressivement paru insuffisante. Puisque pour avoir accès à l'inobservable qui m'intéressait : raisonnement, représentations, buts, etc ... je devais me cantonner à des supports riches en observables. Par ailleurs, dans le même temps, j'ai exploré l'univers de la psychothérapie et j'ai suivi une formation de psychothérapeute. Vu de cet endroit, il y avait tellement de choses que la personne (moi, les autres) pouvait dire, qu'il était difficile de deviner et même judicieux de le demander plutôt que de se livrer à des interprétations sauvages. Certes, l'univers de la psychothérapie tout entier confit dans les concepts d'inconscient, de catharsis émotionnelle, de symbolisations diverses était loin de l'étude de résolution de problème tel que la psychologie du travail ou l'ergonomie cognitive l'abordaient. Mais pour un psychologue déjà formé à la recherche, il y avait là des portes pour l'étude du fonctionnement cognitif non-conscient normal et pas seulement pathologique. De plus il y avait la certitude que le sujet pouvait dire des choses beaucoup plus détaillées et précises que ce que la psychologie cognitive de l'époque pensait possible. De là est né l'entretien d'explicitation dans la synthèse de techniques dont certaines sont nées sur le sol de la psychothérapie, mais qui n'appartiennent pas exclusivement à ce monde : le meilleur exemple étant celui de la mise en œuvre de la mémoire concrète, de la position de parole incarnée, du remplissement intuitif. Pour thématiser l'entretien d'explicitation, en formaliser les outils et les référents théoriques j'ai développé seul de nombreux concepts qui s'avèrent recouper les résultats de la phénoménologie d'Husserl.

Mais tout ce travail continuait à penser l'autre uniquement comme source d'information. Le fait de m'éloigner depuis trois ans la pratique de l'entretien au bénéfice d'une écriture d'explicitation descriptive, m'a conduit à me confronter à ma propre expérience comme source de données, à mon propre travail de me rapporter à moi-même comme pratique méthodologique rigoureuse et réglée. Suis-je alors parti hors de la recherche ? Hors de la démarche scientifique ? A supposer que ces dernières opinions soient vraies de la méthode mise en œuvre, il n'en reste pas moins que tout le travail de recherche engagé à l'heure actuelle sur le thème de la conscience, montre que pour qu'une théorie complète des activités cognitives soit développée il faut pouvoir coordonner les résultats de ce qui apparaît au sujet (son point de vue, en première personne) et ce que montrent les indicateurs comportementaux, neurophysiologiques ou statistique en troisième personne et auxquels le sujet ne saurait avoir accès sur le mode expérientiel. Si l'on veut intégrer ces deux points de vue, et je le rappelle aucune théorie ne sera complète qui n'aura pas intégré ces deux points de vue, alors il faut constituer des données sur le pôle de la première personne. Et comment les constituer autrement qu'à la mesure de ce dont un sujet peut prendre conscience ?

Peut-on étudier la conscience, sans prendre en compte ce dont le sujet est conscient ou dont il peut devenir conscient. Quelles que soient les critiques méthodologiques sur les limites et les inconvénients du recueil de données subjectives, la seule réponse est : "d'accord, c'est critiquable, mais nous devons apprendre à acquérir ce type de données". Si c'est critiquable, comment pouvons-nous faire mieux ?

Depuis un siècle chaque fois que l'on a conclu que c'était critiquable, on en a déduit qu'il fallait s'arrêter de le

même si elle n'apporte

pas les données dont on aurait besoin

Des tabous et des ressources

Quelles ressources pour développer non plus une technique d'aide à la verbalisation comme je l'avais fait pour l'entretien d'explicitation, mais une psychologie de la subjectivité, non pas avec des catégories d'observateurs, mais avec des catégories d'expérienceurs ?

En fait, j'étais depuis le début coïncé par les messages éducatifs de ma formation universitaire : attention validité comportementale, restrictions sévères des interprétations, utilisation d'un échantillon multiple, plan d'expérience, traitements statistiques sophistiqués. Attention méfiez-vous, tout dans la recherche en psychologie est là pour vous tromper, pour vous abuser. Et le pire de tout : attention à l'introspection ! Ne vous rapportez pas à votre propre expérience, cela n'est pas scientifique, cela n'a aucun sens, aucune portée ! Faire de la recherche en psychologie, c'était être clivé par devoir.

Moi en tant que sujet, je dois, pour faire de la recherche, mettre de côté toutes mes expériences, tous mes vécus, ne pas confronter ce que dit la science psychologique à ce que je connais, à ce que je vis. Par exemple, pour pouvoir parler de logique naturelle il a fallu une levée de tabou qui a pris près de dix ans, et quand j'ai débuté dans la recherche en 1969, il était convenu que la genèse des opérations cognitive s'achevait à 14 ans avec l'accès au stade des opérations formelles selon Piaget. Oui mais que faire de ce que l'on observait dans la vie quotidienne, de ce que l'on constatait dans les apprentissages professionnels, de ce que l'on découvrait dans les étapes de la résolution de problème ! C'était alors des exceptions incroyables, que l'on nommait avec précautions, que l'on ne savait pas interpréter. Il y a eu dix ans d'élaboration du concept de pensée naturelle y compris en psychologie sociale. Mais le message de fond était bien celui des expérimentalistes, et tous le mouvement post-piagétien s'est fait sur la base d'une course à l'honorabilité méthodologique la plus stricte, même quand de fait on a pu s'apercevoir que cela n'ajoutait pas grand-chose aux données déjà obtenues.

Quelles ressources pour développer une psychologie de la subjectivité, une psychologie en première personne ?

1/ Une ressource fondamentale et prioritaire : les pratiques.

2/ Ressources universitaires de la fin du 19^{ème} siècle.

- L'introspection

un bémol pour Titchener qui a entr'aperçu le problème, ils ne se sont pas servis de l'introspection pour étudier la pratique de l'introspection. Ils n'ont pas cru ou pas compris qu'il n'y avait de solution que dans l'auto référence de l'introspection à sa pratique : chaque objet d'étude étant en même temps l'instrument d'étude, et le perfectionnement des instruments passant par leur étude en tant qu'objet.

- La **phénoménologie**

(Vermersch, 1998c; Vermersch, 1998b). Il faut aussi distinguer la méthode phénoménologique dans sa pratique proprement dite du programme de recherche poursuivi par Husserl. Son programme est obstinément celui d'une recherche de fondation), et à partir de là d'une explicitation de la généalogie de la logique depuis ce qui échappe directement à la conscience réfléchie (le champ de pré donation), jusqu'aux actes logiques les plus élevés que l'on trouve dans la pratique scientifique comme la généralisation(Husserl, 1991, 1970) et (Husserl, 1957 (1929)). Il est clair que l'on peut avoir d'autres programmes de recherche que celui-là, toute recherche n'a pas besoin d'être fondationnelle. Si l'on prend en compte non pas les points de vue doctrinaux, ni si l'on cherche à suivre son programme de recherche, et que l'on va à la méthodologie, à la pratique de la description et de l'analyse phénoménologique), alors là il y a beaucoup d'indication utilisable, sur l'attention, sur le ressouvenir, la présentification, l'intuition, l'authenticité, etc.

J'en suis donc arrivé à vouloir développer une psychologie qui réintroduise une méthodologie qui fasse appel au point de vue en première personne, sans que cela puisse être exclusif des autres points de vue. Mais dans ce texte, je suis plus préoccupé de clarifier ce que peut être une méthodologie en première personne, que de fédérer les différents points de vue nécessairement complémentaire.

Présentation des différents points de vue.

Première définition des concepts de point de vue en première, seconde, troisième personne. Le point de vue en première personne est celui qu'un sujet peut exprimer à partir de son propre point de vue, grammaticalement en Je. Ce point de vue est unique, en ce sens qu'il ne qualifie que celui qu'un sujet a par rapport à lui-même. On désigne par point de vue en seconde personne ce qu'une autre personne que moi exprime à partir de son point de vue. Je ne peux jamais rejoindre avec certitude l'expérience de l'autre telle qu'il l'a vécu, même si quelques fois la fusion empathique peut me donner ce sentiment.

Ce second point de vue est donc à la fois très proche du précédent puisque dans les deux cas il s'agit de l'expression d'un sujet par rapport à son point de vue propre. Il est alors tentant de les rassembler dans une dénomination générique "du point de vue en première personne". Mais ce faisant on tient une position de nulle part, on occulte le fait qu'il y a un sujet qui parle et que par rapport à lui, la première personne, c'est lui, et que tout ce qu'il vit et distinct dans son expérience directe de ce que les autres vivent, et que ce que vivent les autres est pour lui un point de vue en seconde personne auquel il n'a accès que par leurs manifestations verbales et non verbales. Dès que j'introduis la présence réelle d'un sujet qui s'exprime, par exemple moi qui écris en ce moment, le point de vue en première personne est le mien, il n'y en a pas d'autres pour moi, les autres points de vue sont ceux d'autres personnes que moi. Dès que j'introduis un intervenant, un médiateur, un chercheur, un entraîneur, un psychothérapeute, le point de vue en première personne est celui de ce professionnel, et ce que dit son "client", "son informateur", "son sujet d'expérience ou d'enquête" est un point de vue en seconde personne par rapport à lui qui écoute, analyse, et peut-être intervient.

Le point de vue en première personne, est un point de vue personnel, mais il peut s'exprimer suivant des domaines de verbalisation et des positions de parole très différentes. J'ai tendance, en référence aux recherches que je mène actuellement à privilégier la description du vécu, la description des actes cognitifs, le repérage des états –en particulier pour mieux cerner les émotions–, mais le point de vue en première personne peut porter sur l'expression d'opinions, de commentaires, de jugement, de croyances, de valeurs, de connaissances, de théories etc. De la même manière, l'expression peut se faire dans des positions de parole très diverses, elle peut, par exemple, se faire en relation avec une expérience vécue singulière, dans un authentique remplissage évocatif, dans une réelle présentification de ce dont on parle, mais il peut aussi se faire sur des modes mixtes, impurs, inauthentiques, dans des formulations non reliées au vécu, ce qu'Husserl appelle le mode *vide*, signitif, purement conceptuel (Vermersch, 1994, 1999b).

Réponses du sujet et point de vue en première personne :

Souvent le point de vue en première personne est attribué au fait que le sujet réponde de manière différenciée à la présence ou l'absence de perception d'un stimulus (comme des mesures de seuils sensoriels en psychophysique), ou oui / non à une échelle d'évaluation cf. par exemple (Velmans, 1991). Certes, c'est bien le sujet qui répond, en ce sens on fait appel à la subjectivité, mais d'une part il s'agit d'un point de vue en seconde personne puisque ce n'est pas le chercheur qui répond mais son sujet, d'autre part la participation du sujet est réduite à sa plus simple expression, il ne lui est demandé qu'une réaction différenciée, dont la trace sera fondue dans un modèle statistique loin de toute expression directe du sujet sur son expérience.

Le point de vue en première et seconde personne n'est pas défini par le seul fait que ce soit le sujet qui réponde, car alors toute la recherche expérimentale pourrait s'inscrire dans ce paradigme puisqu'on ne sait pas encore se passer des réponses d'un sujet pour faire de la psychologie.

Il est défini par le fait que ce qui est dit, déploie l'expérience vécue dans ses différences facettes, et inversement que les différentes facettes qui peuvent être exprimées se rapportent à une expérience effectivement vécue et donc par définition singulière. Le fait qu'un sujet exprime une théorie ou fait des commentaires sans se rapporter à une expérience vécue qui la documente n'est pas de la recherche du point de vue en première personne, pas plus qu'en seconde personne.

Il y a passage à la limite dans des vécus ponctuels de détection comme dans la mesure de seuils sensoriels, même s'il est toujours possible d'essayer de documenter dans le vécu de la personne à quoi elle reconnaît que c'est plus intense ou moins intense, chercher à susciter une verbalisation sur l'acte même de reconnaissance et d'évaluation d'un jugement perceptif élémentaire. En quelques sortes, tout ce qu'exprime un sujet, appartient à l'expression de ce sujet, mais faire de la recherche en suivant un point de vue en première personne consiste à viser une expression qui porte sur le vécu et qui parte d'un vécu singulier. Ce qui s'oppose à cette définition est donc tout ce qu'un sujet peut exprimer d'un point de vue de nulle part, sans référence à lui-même et à son vécu.

Le point de vue en troisième personne est ainsi qualifié parce qu'il ne s'occupe pas directement de ce qu'un sujet peut dire de son expérience. Par exemple, dans la recherche que j'ai conduit sur l'apprentissage de l'oscilloscope cathodique, je n'ai pris en compte que des traces et des observables, je n'ai rien demandé au sujet sur ce qu'il vivait dans la situation, sur les connaissances qu'il utilisait, sur la manière dont il s'y prenait pour effectuer le réglage. Je répondais à ces questions à sa place, à partir de ce que je pouvais observer de son comportement et moyennant un cadre théorique piagétien qui donnait une interprétation argumentée de ce

comportement, puisque le sens de ce que l'on observe ne se livre pas de lui-même. Ainsi la dimension subjective des raisonnements, des représentations, des connaissances, était reconstruite indépendamment de ce que tout sujet aurait pu en dire. Dans cet exemple, la dimension subjective de la cognition m'intéresse, elle est mon objet de recherche, mais je la documente uniquement par inférence à partir des traces et des observables. En règle générale, le point de vue en troisième personne s'inscrit dans un programme de recherche privilégiant l'étude de mécanismes ou de lois réputées inconscientes ou sub-personnelles, et donc a priori on préjuge que ce que le sujet pourrait dire n'a de toute manière aucun intérêt ou pertinence. Simultanément, il s'agit souvent de recherches qui privilégient un idéal de rigueur méthodologique, plus qu'un idéal de sens de ce qui est recueilli comme données. Au pire, se rajoute le fait que ces recherches en troisième personne s'inscrivent dans une perspective épistémologique pour laquelle la conscience, l'expérience subjective, est évaluée comme un épiphénomène, ou bien comme hors d'atteinte scientifique. La plupart du temps le point de vue en troisième personne est tenu implicitement, par défaut, plus que par conviction comme c'est le cas dans le béhaviorisme strict.

Les points de vue en première et seconde personne ont été de fait exclusif du point de vue en troisième personne et réciproquement. Le retour à la prise en compte de la verbalisation a produit une timide réapparition du point de vue en seconde personne. On voit bien dans le développement de la psychologie cognitive, que se priver totalement de ce que le sujet pouvait dire de sa propre expérience était intenable. Mais si l'on se fie à un ouvrage de référence comme la première édition publiée en 1984 de "Protocol Analysis : Verbal reports as data" (Ericsson & Simon, 1993) ce retour a été difficile. Les auteurs passent un temps considérable à établir la scientificité de ce qu'ils proposent et se limitent à la verbalisation concomitante : le célèbre "penser à haute voix" et à des techniques de questionnement très limitées. Et d'autre part ils sont muets sur le rapport du sujet qui parle à ce dont il parle, l'idée même des actes que ce sujet doit produire pour le faire, ou la position que le sujet a par rapport à ce "juste passé" sont systématiquement occultés.

Comme je l'aborderai dans la partie sur les questions de validation, la validation des points de vue en première et seconde personne doit nécessairement être étayée par une triangulation avec des données comportementales indépendantes, donc en troisième personne. Réciproquement, il s'avère impossible d'établir le sens des données en troisième personne sans se référer aux deux autres points de vue. Si cette référence n'est pas explicite dans les articles, elle y est omniprésente comme présupposés non formulés et allant de soi : soit que le chercheur y ait introduit implicitement son propre vécu comme source interprétative, soit que la subjectivité des auteurs de références produise une idéologie qui nous coupe de notre propre référence interne clairement explicitée.

Variations sur la pratique des points de vue en première et seconde personne.

Jusqu'à-là j'ai pris comme étant équivalent le point de vue en première personne et un mode de travail autonome, seul ; de même j'ai aussi assimilé point de vue en seconde personne comme nécessairement assisté par une médiation puisque le sujet n'est pas expert dans la description de son propre vécu.

Il est possible de pratiquer de nombreuses variantes de ces deux points de départ.

- *La médiation appliquée au chercheur en première personne.*

faire assister par un interviewer, et par exemple de recueillir des données sur son vécu à l'aide de l'entretien d'explicitation, de techniques de PNL, du focusing, et bien d'autres. Dans le temps d'accès à sa propre expérience et son expression descriptive, il est assisté. Il peut encore dans cet esprit-là confronter sa description écrite autonome et la description produite avec assistance. Cependant, s'il peut se faire assister dans le temps de recueil des données, leur exploitation le reconduit à la position en première personne radicale dans la manière dont il se rapporte à la description de son vécu. Le travail en entretien, ou sous toute autre forme de médiation, va initialiser un processus de réfléchissement qui ne va pas stopper quand la situation interactive s'interrompra. Comment le chercheur va intégrer au fur et à mesure les nouveaux matériaux qui vont continuellement surgir ? On retrouve là toute la compétence que j'essaierai de détailler plus loin, du travail avec soi et sur soi.

- *Le groupe de co-chercheurs en première personne*

doit être l'expérience

es variations de position (aussi bien pour le point de vue en première qu'en seconde personne).

(Nisbett & Wilson, 1977) par exemple, utilisent des observateurs d'une situation de psychologie sociale où le sujet est manipulé à son insu, pour comparer ce qu'ils disent de ce qu'il se passe pour le sujet et ce que le sujet dira en verbalisation introspective. Ils s'en servent pour montrer que les deux disent la même chose et de manière également inexacte et incomplète, d'où ils en déduisent que l'introspection n'existe pas. Sauf que les seules questions qu'ils ont posées ne sont précisément pas des demandes de description mais des demandes d'explication, ce qui ne permet pas de conclure sur l'introspection des sujets, mais sur leurs connaissances naïves et spontanées en matières de causalité. Dans le travail fait dans le domaine de la conduite d'installation nucléaire au simulateur conduit dans le cadre de l'IPSN (Jeffroy, Theureau, & Vermersch, 1998) nous avons demandé à un expert de visionner les enregistrements d'une situation de conduite et de se mettre à la place de l'opérateur pour nous dire, selon lui, qu'est ce que faisait cet opérateur, qu'est-ce qui le motivait à choisir telle action ou telle autre etc ... Mais de fait, le résultat a été plutôt décevant, et a été surtout utile pour clarifier l'intelligibilité des aspects techniques de la conduite, et très peu sur ce que l'opérateur pouvait avoir en tête.

Dans le domaine thérapeutique, ce jeu de déplacement de rôle est bien connu, depuis le travail de Moreno, ou le travail de gestalt inventé par F. Perls où le sujet change de fauteuil (la hot chair) pour s'exprimer à la place d'une partie de lui-même, à la place d'un symptôme, à la place d'une autre personne etc ... Dilts, a multiplié ce genre de déplacement de position intérieure. Par exemple, le travail d'aide au changement utilisant une grille de neuf position en carré. Le sujet est au centre, là où il a son problème, dans le présent. La ligne de places qui est devant lui représente des positions dans l'avenir, celle derrière des positions du passé. La colonne sur laquelle il est, représente des places où il s'est situé (comme enfant par exemple, derrière lui), où il se situera dans l'avenir où se situe son changement. La colonne à sa gauche représente sa propre position d'observateur distancié de lui-même. Ainsi, il peut prendre la position en arrière à gauche pour observer ce qu'il est maintenant tel que l'enfant qu'il a été (à un âge donné) le verrait en prenant du recul comme s'il regardait un adulte qu'il ne connaît pas. La ligne à droite représente les places appartenant à d'autres personnes que lui : par exemple il peut dans la ligne du présent positionnée à sa droite un parent, un proche, une personne de son monde professionnel suivant la pertinence de son problème, pour découvrir comment cette personne le voit dans sa situation actuelle (en fait, bien sûr, comment lui se voit, quand il se représente être à la place de cette personne et quand il imagine se voir, considérer son problème, telle qu'il imagine que cette personne le voit ou le verrait). L'efficacité thérapeutique de ce genre de travail est remarquable, et ce type de technique fait partie de la formation de base de tous les psychothérapeutes qui mobilisent des techniques d'aide active (cela exclut donc les analystes orthodoxes). Une des choses des plus fascinante que ce type de déplacement de point de vue par rapport à soi-même produit, provient précisément du rapprochement de parties de soi-même qui habituellement ne se rencontrent pas dans un même présent, et cette rencontre engendre des informations sur les ressources que le sujet possède mais qui apparaissent nouvelles dans leur rapprochement conscient. Le modèle husserlien de l'attention, prévoit que le changement de direction de visée produit des découvertes, fait ressortir des thèmes de l'arrière plan, son modèle est basé sur l'image d'un rayon attentionnel qui part toujours du Je et vise une focalisation, un objet parmi d'autres. En fait dans ces déplacements de point de vue que j'évoque ici, ce n'est pas la visée du rayon attentionnel qui est modifiée, mais plutôt le Je à partir duquel il émane, et il est précisément possible de jouer intérieurement avec ces positions.

Il m'est difficile ici de m'étendre sur le foisonnement de techniques thérapeutiques basées sur la découverte d'une situation à travers un changement de point de vue où l'on guide le sujet à se découvrir à partir d'autres positions que de fait il possède en lui. Dans ce que je suis en train de suivre comme fil conducteur, je voulais simplement évoquer des variations possibles d'exploration des positions en première personne. La constante de ce mode d'exploration est la nécessité d'une médiation qui réalise un guidage attentif d'une position vers une autre. A ma connaissance, ces possibilités n'ont pas été utilisées dans le cadre de la recherche. Mais le fait qu'elles soient possibles et qu'elles aient été activement expérimentées est une mine de données sur la phénoménologie du moi, et des parties de soi-même, de l'altérité à soi-même etc ...

Interprétation épistémologique et méthodologique de la première personne.

Reprenons le fil du point de vue en première personne seul. Comme je l'ai indiqué précédemment il peut être entendu d'un point de vue épistémologique comme recouvrant toutes les démarches sollicitant l'expression du sujet sur sa propre expérience, qu'elle soit le fait de celui qui fait la recherche ou de ceux qui lui servent d'informateurs. Plus radicalement, d'un point de vue méthodologique, le point de vue en première personne est celui du chercheur.

Je veux maintenant explorer cette position radicale, et ainsi préciser un certain nombre de points pour pouvoir mieux promouvoir et défendre la cohérence, la nécessité de recherches radicalement en première personne. Je me situe bien ici dans le cadre de la recherche, de l'essai de produire des connaissances nouvelles et de les valider, d'en rendre possible la validation. Dans ce cadre, il faut donner sa place exacte au chercheur. Dans une recherche qui utilise le point de vue en première personne, cette personne, il n'y en a directement qu'une : le chercheur lui-même. En ce sens, pris au de manière stricte, la recherche selon un point de vue en première personne est celle qu'un chercheur conduit en saisissant, décrivant, analysant son propre vécu. Mener des interviews, recueillir les descriptions d'autres que lui, c'est mener une recherche avec des données en seconde personne. Dans ce dernier cas, l'expert en matière de recherche est bien le chercheur lui-même, et il y a une division du travail entre un sujet qui s'exprime sur son vécu (souvent à ce moment-là avec la médiation d'une technique d'interview, pour accompagner et aider le sujet dans l'exploration de son vécu) et un sujet qui recueille et traitera ces données dans le cadre de son activité professionnelle de chercheur.

Que même dans des recherches en seconde personne, basées sur des informateurs, le point de vue en première personne du chercheur reste indispensable et fondateur.

- Les compétences du chercheur en première personne à la fois pratiquant et chercheur.

pratiquant expert de l'explicitation de sa propre expérience,

et

Auto-référence de la psychologie en première personne.

Il est alors intéressant de déployer plus en détail les compétences mobilisées par le chercheur-pratiquant. Avec cette base épistémologique fondamentale que d'une part, toute recherche en première personne est constitutivement en auto-référence, puisque le chercheur se base sur sa propre activité subjective de chercheur visant sa propre activité subjective de sujet. D'autre part, elle est en rétro-référence à elle-même dans ses résultats, puisque ce qu'elle vise comme objet d'étude, ne peut l'être qu'en mobilisant à titre d'instrument ce qu'elle étudie, et que le perfectionnement de la méthodologie ne peut dès lors provenir que d'une sur-réflexion qui se donne comme objet la subjectivité du chercheur en train de conduire cette recherche. Je distingue ici auto-référence et rétro-référence, c'est en partie un artifice de présentation, puisque tout auto-référence ne peut se faire que lorsque la référence est constituée et de ce fait est déjà peu ou prou une rétro référence (une référence à un passé). L'autoréférence est ici ainsi désignée pour relier auto et le fait que le sujet se réfère à lui-même, alors que la rétro référence, implique non plus seulement une ou des personnes mais une discipline qui se constitue dans le troisième monde et n'est pas plus dépendant des personnes qui l'ont produites que toute autre constitution scientifique.

L'auto référence du chercheur à lui-même, au sens de sa propre subjectivité peut se décliner en plusieurs facettes qu'il est intéressant de distinguer :

1/ Auto-référence des données : les données sont issues de l'expérience du chercheur.

2/ Auto-référence instrumentale pour accéder, maintenir-en-prise, explorer, décrire le vécu : le chercheur développe des gestes instrumentaux experts.

3/ Auto-surveillance instrumentale sur l'authenticité de l'évocation, de la donation, de la description.

4/ Auto-référence théorique, catégorielle.

Retro référence des recherches en première personne : le niveau sur réflexif.

Dans l'élaboration de données en première personne, je choisis un vécu de référence singulier V^1 , et dans un second temps j'opère le réfléchissement et l'explicitation de ce vécu de référence, produisant ainsi un vécu de réfléchissement V^2 . Notez bien que ce second vécu, n'est pas un vécu de réflexion sur V^1 . Ce qui serait possible. Je repense à ce moment, je me le commente, j'y réfléchis. Dans ce cas-là je ne suis pas en train d'opérer la saisie réflexive de mon vécu passé, je suis en train de travailler sur ce qui en est déjà réflexivement conscientisé. Je réfléchis dessus au sens banal du mot. Donc quand je me rapporte à un vécu passé, je peux le faire sur le mode signitif, abstrait, (réfléchir sur) ou bien je peux le faire sur le mode évocatif (mode des actes intuitifs présentifiant selon Husserl), et alors j'en opère le réfléchissement (réfléchir le) ce qui en occasionne la prise de conscience (le passage de la conscience directe, en acte, non positionnelle, pré verbale, à la conscience réfléchie, positionnelle, verbalisable).

Une fois que j'ai opéré ce vécu de réfléchissement V^2 se rapportant au vécu de référence V^1 , je peux le prendre comme visé par mon attention. Et cela je peux à nouveau le faire de deux manières. Soit, je réfléchis sur ce que V^2 m'a apporté comme information, et typiquement c'est ce que je fais quand je produis une analyse et une présentation de mes données. Cette analyse est alors un troisième moment sur le mode de la "réflexion sur". Ou bien, je me rapporte à V^2 , pour l'explicitier à partir d'une donation évocative, dans le but d'en opérer le réfléchissement. A ce moment on produit aussi un troisième moment, un vécu que j'ai proposé de noter V^3 , que je qualifie de meta réflexif ou sur réflexif, qui a pour caractéristique d'être la prise de conscience de la conduite de prise de conscience, d'être une attention particulière portée à la manière dont je fais attention à un vécu pour en prendre conscience. Le contenu de V^3 est la description de V^2 , c'est-à-dire spécifiquement la description de l'activité réfléchissante.

Mais les actes accomplis pour réaliser V^3 ont eux-mêmes une spécificité, celle d'être ceux dont l'analyse apporte les matériaux pour formaliser la méthode propre au point de vue en première personne. Ainsi ce n'est qu'en travaillant au réfléchissement de V^3 , que l'on touche au domaine de la sur réflexion, et que l'on accède à une clarification de la méthodologie.

Chaque vécu n'est éclairé que par un vécu qui le vise de manière réfléchissante et qui produit ainsi la description du vécu précédent. Mais ce faisant, d'un premier point de vue, en structure, on opère toujours le même acte réfléchissant. D'un second point de vue, déterminé par la spécificité des contenus travaillés, on a une hiérarchie de ces actes, puisque chacun n'est possible que si le précédent a été accompli. Le réfléchissement de V^1 , produit l'explicitation des actes que j'y ai accomplis. Le réfléchissement de V^2 , produit lui plus spécifiquement l'explicitation **de l'activité réfléchissante**

méthode

Le point de vue en première personne est direct mais pas immédiat

Nous ne sommes pas dans une épistémologie de l'immédiateté, ce qui est vécu et qui est familier n'est pas pour autant connu. Le connaître suppose une démarche d'objectivation de sa subjectivité qui n'est pas aisée, car elle se heurte à la transparence de l'intimité et de la familiarité. Il faut se confronter à la production de description de son propre vécu pour s'apercevoir à quel point c'est difficile, peu spontané et demande un apprentissage et un exercice.

Ne pas confondre point de vue en première personne et donation immédiate

Comme si les propriétés d'accès direct propre au point de vue en première personne (enfin pas si direct que ça, ce point de vue direct est en réalité médié par l'activité réfléchissante et suppose une immédiate ... suspension de mon activité naturelle pour en opérer le réfléchissement) entraînaient son pendant dans la construction du dispositif de recherche.

Dans mon séminaire sur l'histoire des débuts de la psychologie, j'ai montré qu'à la fin du 19^{ème} siècle, une des sources majeures de différenciation de la psychologie avec la philosophie résidait dans le changement de pratique fondé sur le fait que la nouvelle psychologie (pas l'ancienne psychologie philosophique, mais celle qui prétendait à rejoindre le rang des sciences naturelles) étudiait toujours ce que faisait le sujet en référence à une tâche définie, spécifiée, avec un matériel standard (assurant la comparaison entre les sujets) et une consigne la même pour tous, ainsi que variations de tâches et de consignes.

Cela correspond (dans mon langage) à la nécessité de délimiter et de préciser le vécu de référence de façon à avoir un dispositif de recherche qui soit contrôlé au moins dans sa définition objective (puisqu'ensuite se pose toujours le problème de savoir quelle est la tâche que le sujet accomplit, de son point de vue, autrement dit, comment a-t-il compris la consigne, quels buts s'est-il donné etc.). Mais ce que ni l'école de Würzburg, ni Husserl, n'ont modifié, c'est le fait d'en rester à des expériences pour voir, directes, comme si le fait de porter attention à l'attention pouvait avoir à soit seul, par la seule magie de la finesse des descriptions en première personne, le pouvoir de nous livrer les traits pertinents et les propriétés de l'attention. Ce que montrent les progrès de la recherche en troisième personne c'est l'efficacité, la nécessité, de tâches qui sont inventées et créées pour leur pouvoir révélateurs de certaines propriétés qui sans cela resteraient quasi invisibles, imperceptibles. Dans le domaine des expériences invoquées et non plus provoquées, c'est tout l'intérêt de la clinique pathologique de nous montrer par des cas particulièrement révélateurs, des propriétés qui sans cela passent inaperçues dans le fonctionnement normal. Démarche en première, seconde ou troisième personne, peu importe, il est nécessaire de trouver des sources de contrastes qui accentuent, amplifient, révèlent, soulignent des aspects masqués, discrets, peu saillants, rares (cf. la démarche très intéressante de (Baars, 1997) qui donne dans son livre de nombreux exemples d'invention de contrastes pour mettre en évidence des phénomènes autrement inobservables. Par exemple, tout simplement lire un texte à l'envers pour découvrir la construction des mots à la lecture, l'identification des lettres etc.)

Questions de validation

Le point de vue radicalement en première personne ne permet pas de satisfaire directement aux critères de validations les plus exigeants, dans la mesure où il ne permet que de produire une validation interne, puisque ce à quoi chacun accède directement n'est pas public et ne peut être soumis au critère de l'accord d'observateurs indépendants, ni du même coup soumis à un test qui permettrait de le réfuter. En ce sens, le point de vue en première personne n'est pas autonome des autres points de vue. La conclusion à laquelle j'aboutis aujourd'hui est que pour une validation tout à fait satisfaisante à la fois dans la rigueur et le sens, il est nécessaire de trianguler des données suivant les trois points de vue en première, seconde et troisième personne. Aucun de ces points de vue, considéré isolément n'est pleinement satisfaisant. Cette conclusion ne doit pas pour autant conduire à la conclusion qu'il faut renoncer à apprendre à constituer des données en

première personne. Le prêt à penser qui semble s'imposer est que si quelque chose n'est pas satisfaisant au regard d'un critère, alors il faut l'éliminer, l'écartier, comme s'il existait quelque part un idéal scientifique d'une démarche totalement sûre et pleinement satisfaisante. Un tel point de vue est compréhensible au début du 20^{ème} siècle quand l'idéal du progrès et de la scientificité triomphante semblait avoir un sens, nous en sommes tous revenu. Il nous faut poursuivre l'exploration du point de vue en première personne et à chaque fois que l'on veut pousser la validation empirique plus loin il faut disposer d'une source de données indépendantes comme des traces et des observables.

Il faut développer ces points plus en détail.

Prenons un exemple : celui de l'accès rétrospectif au champ de prédonation, à partir duquel je témoigne 1/ que je peux faire l'expérience d'accéder à ce qui m'affectait, mais dont je n'étais pas encore conscient ; 2/ que ce à quoi j'accède de plus antérieur à la saisie consciente est la découverte d'un précurseur du son d'une mobylette qui se présente de façon amodale cf. (Vermersch, 1999c) et (Vermersch, 2000) en préparation ; 3/ qu'il y a dans le droit fil du moment où je saisis le son de la mobylette, identifié en tant que tel, une série de précurseurs, qui ne me sont accessibles que par étapes successives, qu'ils ne sont pas vécus comme temporellement orientés, ni causalement organisés.

Je peux par des témoignages extérieurs à moi établir que ce son de mobylette a existé. D'autres que moi l'ont entendu. Donc il est relativement facile d'attester des circonstances extérieures.

Mais quant aux trois points que j'énonce comme ayant été établi à partir de mon vécu, ils ne sont établis que par la force de mon témoignage. Si vous me déclarez que vous ne me croyez pas, et que ce n'est pas possible, que peut-être je mens ou que tout simplement je m'auto-suggestionne ou je fabule, tout ce que je peux vous répondre c'est que c'est ainsi que les choses m'apparaissent rétrospectivement, que j'ai tel degré de certitude quant à la clarté, la fidélité, l'authenticité de ce que je décris. Je ne dispose que des critères permettant d'établir la validité interne, la validité à mes propres yeux intrinsèquement à mon expérience. Autrement dit, je peux vérifier pour moi-même pendant que je décris, et après avoir produit cette description, si ce que je décris est tout à fait clair pour moi, si la façon dont je le segmente et le nomme est tout à fait adéquate à la comparaison intime entre ce que j'évoque du vécu passé (donation intuitive au sens d'une présentification, d'une donation non verbale) et les mots que j'utilise pour décrire les différentes parties temporelles du vécu, ainsi que les propriétés de ces parties que je suis capable de distinguer (constitutivement il y en a toujours plus que ce que je sais distinguer à la date d'aujourd'hui). Cette manière de procéder, je l'ai retrouvée chez Husserl. Le critère qu'il privilégie est celui de l'évidence, et même son plus haut degré : l'évidence apodictique. Cette évidence n'est pas donnée comme un sentiment global, mais gagnée par un travail rétrospectif qui essaie d'établir après coup en reprenant chacune des étapes, chaque point, qu'à tout moment ce critère est respecté (Husserl, 1972 (1924)) (en particulier le § 31 p 44-45 qui est présente sur la dernière page du numéro 34 d'*Expliciter*

L'inscription théorique et catégorielle dans le réseau des connaissances

La confirmation apportée par le point de vue en seconde personne

Les corrélations phénoménologie / traces sub personnelles

La validation des données en première personne doit être inscrite dans une tâche et une histoire

Conclusion

Probablement, le lecteur aura la même impression que moi en relisant ce travail, beaucoup de foisonnement, la structure n'est pas encore contenue. Plusieurs points ne sont encore qu'esquissés et ouvrent sur des clarifications encore à faire.

J'ai voulu insister sur quelques points que je ne me formulais pas encore nettement.

- Le point de vue radicalement en première personne est, dans le domaine de la recherche, celui du chercheur lui-même.

- Le chercheur est l'instrument de recherche, son vécu décrit et analysé en est le produit, il est de ce fait un pratiquant expert et un chercheur. Etre un pratiquant expert ne donne pas la compétence, ni la motivation d'un chercheur, tout au plus la possibilité de devenir un informateur expert dans le programme de recherche en seconde personne d'un chercheur.

- Quelles que soient les critiques et les limites d'un tel point de vue radicalement en première personne, il faut apprendre à le développer de manière disciplinée et méthodologiquement réglée. Car on ne peut rien lui substituer. Il en est de même pour tout ce qui touche aux questions de validations. Il est donc inutile de placer ses espoirs dans une méthode objective qui pourrait nous faire faire l'économie du point de vue subjectif, il nous faut courageusement pratiquer cette méthode et découvrir comment la perfectionner.

- Si ce n'est pas fait, ce point de vue sera de toute manière présent, comme il l'a toujours été, mais de façon implicite non questionnée, comme si les chercheurs, même les plus convaincus de scientificité, n'étaient pas eux-mêmes des personnes !

- La méthodologie du point de vue radicalement en première personne peut sembler très directe et immédiate, c'est la plus grosse erreur d'appréciation que l'on puisse commettre et le signe certain que celui qui pense cela ne l'a pas pratiquée. Il confond ce qui est familier (le contact permanent avec ma subjectivité) et ce qui est connu (qui peut faire l'objet d'un discours élaborant des connaissances formalisés).

- La pratique scientifique du point de vue en première personne demande autant d'élaboration du programme de recherche que tout autre programme (Vermersch, 1996a). Les compétences instrumentales sont

constitutivement présentes chez tous les sujets, mais doivent être exercées, développées, formées tout autant que celles d'un chanteur qui lui aussi a déjà de naissance l'instrument du chant.

- Les données en première personne sont limitées par ce qui est conscientisable cf. (Vermersch, 2000) par le sujet en deux sens : le premier veut dire ce qui peut être amené à la conscience réflexive qui est encore dans le format de la conscience en acte, directe, pré réfléchie ou dans le domaine de l'activité pré noétique, ce qu'Husserl a nommé le champ de prédonation. Le second, signifie que ce qui est créé au niveau de la conscience réfléchie possède de nombreuses parties distinctes, chaque partie a une indéfinité de propriétés qui peuvent être abstraites, cela à travers toute une stratification d'actes co-présents qui doivent être traités les uns après les autres, etc. Faire accéder un vécu à la conscience réfléchie est bien la condition pour pouvoir le décrire, mais cette façon de caractériser l'activité de recherche est bien trop globale et doit être reprise sous l'angle de toutes les étapes d'une description complète.

Je souhaite que vos questions me fassent progresser dans la clarification de ce que je tente aujourd'hui de vous présenter.

Bibliographie

Baars, B.-J. -. 1997. In the theater of consciousness: Oxford University Press.

Dilts, R., Grinder, J., Bandler, R., & DeLozier, J. 1980. Neuro-Linguistic Programming : The study of the structure of subjective experience. Capitola: Meta Publication.

Ericsson, K. A. & Simon, H. A. 1993. Protocol Analysis: Massachusetts Institute of Technology.

Gendlin, E. 1999. Thinking Beyond Patterns : body, language and situation. Spring Valley: Focusing Institute.

Humphrey, N. 2000. How to solve the mind-body problem. Journal of consciousness Studies, 7(4): 1-20.

Husserl, E. 1957 (1929). Logique formelle et logique transcendantale. Paris: PUF.

Husserl, E. 1972 (1924). Philosophie première deuxième partie : Théorie de la réduction phénoménologique. Paris: PUF.

Husserl, E. 1991, 1970. Expérience et jugement. Paris: P.U.F.

Jeffroy, F., Theureau, J., & Vermersch, P. 1998. Quel guidage des opérateurs en situation incidentelle - accidentelle ? Analyse ergonomique de l'activité de conduite avec procédures: 2 vol, 120 et 140. Paris: IPSN Département d'évaluation de sûreté. Section d'étude des facteurs humains, CNRS.

Levin, D. M. (Ed.). 1997. Language beyond post modernism : saying and thinking in Gendlin's philosophy. Evanston: Northwestern University Press.

Nisbett, R. E. & Wilson, T. D. 1977. Telling more than we can know : verbal reports on mental processes. Psychological Review, 84(3): 231-259.

Piaget, J. 1950. Introduction à l'épistémologie génétique Tome I: La pensée mathématique. Paris: PUF.

Pickering, J. (Ed.). 1997. The authority of experience : essays on buddhism and psychology. Richmond: Curzon Press.

Schotte, J.-C. 1997. La raison éclatée: pour une dissection de la connaissance. Paris: DeBoeck.

Schotte, J.-c. 1998. La science des philosophes : une histoire critique de la théorie de la connaissance. Paris: DeBoeck.

Varela, F., Thompson, E., & Rosch, E. 1993. L'inscription corporelle de l'esprit Sciences cognitives et expérience humaine. Paris: Seuil.

Velmans, M. 1991. Is human information processing conscious ? Behavioral and Brain Sciences, 14: 651-726.

Vermersch, P. 1994. L'entretien d'explicitation. Paris: ESF.

Vermersch, P. 1996a. Pour une psycho-phénoménologie : esquisse d'un cadre méthodologique général. Explicititer, 13(1-11).

Vermersch, P. 1996b. Problèmes de validation des analyses psycho-phénoménologiques. Explicititer(14): 1-12.

Vermersch, P. 1996c. Ascension directe à la réduction : carnets de voyages. Explicititer(16): 4-15.

Vermersch, P. 1998a. Esquisse de la formalisation d'une pratique d'analyse de la conduite d'un processus industriel complexe. Explicititer(23): 1-12.

Vermersch, P. 1998b. La fin du XIX siècle : introspection expérimentale et phénoménologie. Explicititer(26): 21-27.

Vermersch, P. 1998c. 2/ Husserl et la psychologie de son époque : la formation intellectuelle d'Husserl : Weirstrass, Brentano, Stumpf. Explicititer(27): 47-55.

Vermersch, P. 1998d. Husserl et l'attention : analyse du paragraphe 92 des Idées directrices. Explicititer(24): 7-24.

Vermersch, P. 1999a. Introspection as practice. Journal of Consciousness Studies, 6(2-3): 17-42.

Vermersch, P. 1999b. Etude phénoménologique d'un vécu émotionnel : Husserl et la méthode des exemples. Explicititer(31): 3-23.

Vermersch, P. 1999c. Phénoménologie de l'attention selon Husserl : 2/ la dynamique de l'éveil de l'attention. Explicititer(29): 1-20.

Vermersch, P. 2000. Quelles sont les limites du conscientisable ? en préparation.